Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse

Herausgeber: Aînés

Band: 7 (1977)

Heft: 2

Rubrik: Les souvenirs d'André Chabloz : les soirées théâtrales qui conduisent à Marseille

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

les leçons d'allemand. Le mark ne valait plus rien. On payait la marchandise avec des billets de milliards de marks. Le voyage de Suttgart-Hambourg en première classe, aller retour, revenait à 1 fr. 50 suisse.

« J'ai soigneusement continué à préparer ma prim'sup' à mon retour à Echandens, tout en faisant ma classe. En 1928, le syndic de Saint-Prex me proposa une place que j'occupai pendant quatre ans. Entre-temps, ma femme m'avait donné 4 enfants, un garçon et trois filles... »

Comme tout paraît simple et harmonieux, dans cette existence sans heurts, sans drames ; dans ce bonheur tranquille fait de travail dans la joie.

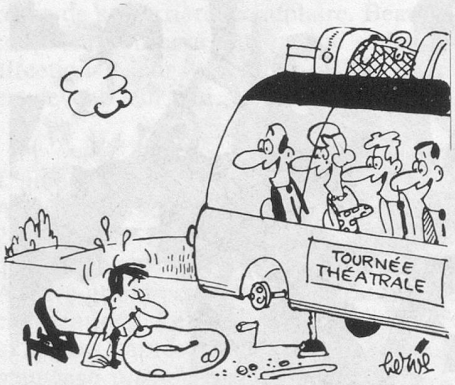
André Chabloz enseigna à Lausanne, en primaire supérieure, de 1932 à 1959. Puis il assuma un remplacement de dix ans à l'Ecole de commerce, chargé de leçons d'allemand, de français, d'histoire et de géographie. Cette vie professionnelle ne prendra fin qu'à 70 ans. Cela fait cinquante ans de pédagogie !

— Mais l'écriture, dans tout cela, le goût d'écrire, où l'avez-vous puisé ?

— J'ai reçu un don. C'est l'explication qui s'impose à mon esprit. Cela n'a rien d'exceptionnel. Ma fille Madeleine est poète. Les poètes vaudois lui ont décerné un prix ; elle en a reçu un autre à Toulouse... J'aime écrire, construire un texte, le rythmer, l'équilibrer. Cette occupation me prouve que ma mémoire est encore bonne... Oui, notre vie fut une belle histoire. Nous sommes partis à deux. Aujourd'hui la famille compte 28 personnes.

» Chaque jour, ma femme lisait la Bible aux enfants ; elle ne pouvait rien leur donner de plus précieux... Voyez-vous, le pire qui puisse arriver à un père, c'est d'avoir des enfants qui tournent mal. Je n'ai pas eu d'autre ambition que le bonheur des miens... »

Georges Gygax



— Alors le souffleur ! (Dessin de Hervé-Cosmopress)

Les soirées théâtrales qui conduisent à Marseille

Le plaisir de l'amitié

En 1924, le peintre Arthur Gueydan vint habiter avec sa famille un des appartements du Château d'Echandens. Dans le village, on apprécia tout de suite sa franche cordialité de Méridional et la gentillesse de son épouse et de ses deux enfants. Souvent, le soir, à 10 heures, revenant de la gare où il avait reconduit des amis, je l'entendais marcher dans le gravillon de la cour du collège ; de sa canne, faite d'une branche de cornouiller terminée par un gros nœud, il frappait à ma porte : il nous apportait sa bonne humeur qu'il exprimait de sa voix sonore. Et tout de suite, il racontait, il évoquait avec une pittoresque netteté les souvenirs de son enfance en Petite-Camargue, à Saint-Jean-la-Pinède, et, joignant les gestes à ses paroles, il courait autour de ma grande table, revivant les courses de taureau qu'il avait connues dans les rues d'Avignon quand il avait 7 ou 8 ans. On eût dit que l'animal était réellement devant lui : il l'évitait par des bonds rapides. On imaginait la bête meuglante à ses trousses, car il tirait les chaises derrière lui pour embarrasser la poursuite, obstruant ainsi toutes les issues. Ou bien il revivait le passage, dans les rues, de l'arracheur de dents tirant après lui une charrette pourvue d'un siège au-dessus duquel une grosse clochette, violemment mise en branle pendant l'opération, couvrait les cris du patient. Toute la scène était mimée avec une telle vérité que nos mâchoires nous faisaient mal. Quand il nous quittait, vers minuit, il régnait soudain dans l'appartement un grand silence.

En hiver, il m'invitait parfois le soir dans son château pour m'apprendre à jouer aux échecs, mais, dès 9 heures, la fatigue brouillait ma vue et mes idées, et le lendemain, en classe, l'esprit encore accroché à l'échiquier, je prenais les enfants pour des pions que je ne savais plus déplacer.

Un acteur de plus pour la Récréation

Arthur Gueydan consentit à jouer dans les pièces de théâtre que je choisissais en fonction de ses capacités, car il avait du talent et son assurance réjouissait le reste de la troupe. Il fut un « Malade imaginaire » souffrant, geignant et amoureux à souhait et, l'année suivante, il incarna l'Anglais dans la pièce que Tristan Bernard a intitulée « L'Anglais tel qu'on le parle ». Comme il avait passé trois ans dans un collège d'Angleterre, il en parlait la langue couramment et sa colère à constater que l'interprète ne le comprenait pas déchaînait dans la salle des rires inextinguibles. Mais le rôle qui lui convint le mieux, ce fut Knock dans le « Triomphe de la médecine » de Jules Romains. Appelé à succéder au docteur Parpalaid, il s'étonne de trouver une population campagnarde qui ignore la maladie. Il va s'efforcer de remédier à une telle situation. Le moyen ? Persuader les habitants que les bien-portants sont « des malades qui s'ignorent ». Encore faut-il que les clients viennent en consultation. Qu'à cela ne tienne ! Il fait publier, un jour de marché, qu'il offre des consultations gratuites. Au tambour public, il donne la première et questionne : « Quand vous mangez de la tête marbrée, est-ce que ça vous chatouille ou est-ce que ça vous gratouille ? — Je n'en mange

jamais, mais je crois que si j'en mangeais, ça me gratouillerait bien un peu. »

Originale musique d'orchestre

Si notre vedette était un acteur doué, la nature l'avait fait aussi bon musicien ; il avait un moyen très particulier de charmer l'auditoire : serrant judicieusement les lèvres, il produisait des sons musicaux qui imitaient avec une étonnante vérité les sonorités des instruments les plus divers : violons, violoncelles, clarinettes, hautbois, flûtes et contrebasses ; véritable homme-orchestre, il jouait ainsi de longs fragments de symphonies classiques parfaitement exécutés où les divers mouvements s'enchaînaient rigoureusement. Notre artiste enseigna son art à quelques jeunes gens de la société qui, sans parvenir à la perfection du maître, obtenaient des résultats appréciables et appréciés. Ce fut alors tout un petit orchestre qui exécuta deux morceaux très mélodieux que nous avait composés Edouard Moudon de Pully et qui charmèrent les auditeurs en les amusant royalement.

Ainsi toutes les années, le deuxième dimanche de janvier en soirée et le troisième en matinée, la Récréation manifestait : le village était en fête qui se terminait par un bal conduit par un groupe de musiciens de Renens appelé « La Potue ». De telles manifestations nous laissèrent un bénéfice substantiel qui allait nous permettre une course « de sorte ».

Notre « voyage » à Marseille

On désirait, cette fois, sortir de Suisse, voir du pays, des horizons nouveaux : on voulait contempler la mer. Un but s'imposa d'emblée à tous les esprits : Marseille. La Grande Bleue, le port, les Méridionaux, leurs plaisanteries, leur accent, les navires qui arrivent et qui partent, cette ouverture sur les pays lointains qu'on ne verra pas, mais dont on pressentira l'existence. Ce sera l'évasion, l'étranger qui nous procurera des sensations nouvelles, des découvertes insoupçonnées.

Et nous voilà tous, un vendredi soir, défilant devant le bureau de la douane à la gare de Cornavin ; puis c'est la France, c'est déjà Nantua dont on voit mal le lac dans la nuit ; ce sera bientôt Lyon où nous devons changer de train. Après une longue attente... un express entre en gare, bourré de soldats ; impossible pour nous d'y trouver place. Il faudra attendre jusqu'à 4 heures du matin le direct suivant qui nous laissera à Avignon. Le temps d'une brève balade au pont Saint-Bénézet pour sentir les violents assauts du mistral et déjà arrive le train pour Marseille qui nous emporte à travers la végétation désertique de La Crau, puis c'est l'étang de Berre que d'aucuns prennent déjà pour la mer. Enfin la gare Saint-Charles...

Marseille !

Et tout de suite la Cannebière, la foule dense, bavarde et bruyante qui circule sur le large trottoir ; à la fois inquiets et ravis, nous nous faufilons, silencieux, dans cette cohue de gens pressés, vêtus de burnous ou d'uniformes, coiffés de chéchias enroulées et colorées ou de fez écarlates. Des Noirs, officiers et soldats, rient de toutes leurs dents, gesticulent et s'interpellent en une langue incompréhensible ; des marins avinés chantent ou piaillent en se tenant par le bras. Sans trop de difficultés nous nous dirigeons vers la rue du Midi où la « Pension suisse » a convenu de nous héberger un jour et une nuit.

Nous ne nous attardons pas. D'emblée nous nous dirigeons vers le grand et haut escalier qui mène à Notre-Dame-de-la-Garde ; nous entrons dans l'église où des femmes de marins, sans doute, vont, viennent, s'agenouillent ou allument des cierges. Puis, réunis sur le parvis, nous dominons la rade, les kilomètres de hangars, de voies bruyantes, de quais encombrés où circulent des camions surchargés et des trains bondés ; en pleine mer, des bateaux attendent la vedette qui les amènera dans les bassins de déchargement. Nous descendons sur le Vieux-Port pour pénétrer dans le marché couvert où s'affairent des poissardes qui nous interpellent, goguenardes. Sur des étals grouillent des amas gélatineux, ronds ou allongés, couverts de piquants ou pourvus de tentacules roses, bruns ou noirâtres. « Pour la bouillabaisse » disent des écriteaux piqués dans ces chairs mouvantes. Nous regardons, étonnés, dégoûtés et, à midi, quand notre hôte nous propose de nous préparer pour le soir le fameux plat marseillais pimenté de safran, il se heurte à un refus catégorique. Pas gastronomes pour un sou, ces Vaudois !

L'après-midi, promenade en bateau-moteur jusqu'au Château d'If, l'îlot rocheux où un groupe de pêcheurs nous vend une petite pieuvre qu'il vient de sortir de la mer. Puis nous rentrons à Marseille en faisant une balade au large, qui nous permet un large coup d'œil sur la côte.

Demain matin, ce sera la visite d'un navire amarré ; grimpant l'étroite échelle de bord, nous arrivons sur le pont où des marins chinois, assis sur leurs jambes repliées, mangent du riz avec des baguettes. Ce fut notre dernier étonnement, car l'heure du départ approchait...

Nous avons vécu un beau, un bon voyage, un dépaysement riche d'impressions nouvelles qui enchanteront nos souvenirs.

Quand nous nous rencontrerons, dans la rue ou sur le chemin des vignes, nous nous saluerons, pendant bien des semaines encore « avé l'assent » de Marseille.

A. C.

Retour de l'excursion au Château-d'If, nous ramenons une petite pieuvre.